

« Nous gagnerons le plus promptement possible un village où Calao n'est pas encore connu, où tout au moins dans lequel il n'a pas encore conduit sa dernière expédition. Nous nous ferons des amis dans cette tribu et nous attendrons son passage.

— Ce plan me paraît parfait. Il nous suffit de pouvoir attendre le passage du négrier, car je jure qu'il ne nous dépasserait pas, j'irais froidement lui faire sauter la cervelle au milieu de ses bandits.

— Vous êtes téméraire, Paul.

— Je l'ai dit et je le ferai. Je le tuerai, n'importe où je le trouverai.

— Vous serez tué avant de parvenir jusqu'à lui.

— Non, je le tuerai, c'est tout.

— Susse, tu vois cette pierre, dit Criquet en ramassant un caillou.

— Ela (oui) !

— Une, deux, trois, passe et contre-passe, dit l'ex-forain en escamotant le caillou, tout en feignant de l'avalier.

— Oüé ! exclama Susse, toi mange pièce.

— Moi mangé, toi rendre pierre dans oreilles toi, lui dit-il en tirant l'oreille du nègre et en lui présentant la pierre à nouveau.

— Endoké (sorcier) ! s'écria Susse les bras ballants.

— Moi endoké ; là, village aussi endoké, toi vova à lui, moi montrer beaucoup, lui ami de moi.

— Oui, fit Susse, lui bête, toi maître, grand endoké.

Le lendemain, Paul et von Ruff visitèrent les blessures du nègre. Ils furent étonnés du progrès de la cicatrisation.

Enfin, trois jours après leur arrivée, il se remettait en route.

XXXV

IL FAUT TOUJOURS AVOIR DES PIERRES DANS SES POCHEs

La petite troupe s'était remise en route dès le matin, après avoir passé trois jours au dernier campement.

Le nègre blessé, quoique incomplètement guéri, avait manifesté l'intention de partir.

Criquet l'avait baptisé ; il l'appelait Laurent.

von Ruff, quoique soldat maintenant, restait le savant que nous

connaissions ; mais ses compagnons ne le perdaient point de vue et le rappelaient fréquemment à la réalité, car c'était une assez grosse affaire que de le surveiller.

Ils marchaient depuis trois heures, lorsque Susse, qui était d'avant-garde à une centaine de pas en avant, s'arrêta court et se jeta à terre.

L'alarme ainsi donnée, il revint à celui qu'il considérait comme son maître, et lui désignant un objet dans les broussailles lui dit.

— Pas nègres, maîtres de cela.

Ce fut après bien des précautions que nos amis approchèrent de l'objet désigné par Susse, qu'ils l'abordèrent et en prirent possession.

— Mais alors, s'écria tout à coup von Ruff, nous ne serions pas les premiers explorateurs de ce continent ?

— Savant ! dit Criquet

— Que peut contenir ce colis ?

— Il suffit de l'ouvrir pour le savoir.

— Voyons voir, dit Criquet en coupant les cordes du ballot. Oh ! s'écria-t-il presque aussitôt, des habillements de flanelle européenne ; en voilà une riche trouvaille !

— Ces objets ont été volés à quelque explorateur trahi par ses hommes.

— Oh ! ajouta le déballeur, il y en a pour tous, même pour Laurent ! des souliers, des guêtres, des complets, des draps de lit au besoin.

— Voyons dans les environs si nous n'y trouverons pas des malheureux à secourir, décida Henri.

— Écoutez, reprit notre espiègle, fera la mine qui voudra, mais je vais dire ce que je pense. Les explorateurs qui viennent ici ont fait le sacrifice de leur vie en quittant leur pays. Ils se moquent pas mal de tout ce qui peut leur arriver. Fatigues, privations, maladies, mort, honneurs et colin-tampon. Ils ont fait un paquet de tout cela et l'ont jeté dans la mer. Je crois bien même qu'ils riraient de nous, s'ils nous voyaient nous apitoyer sur leur sort. Je propose de ne pas être plus catholique que le pape et de dire une fois pour toutes : tous les explorateurs sont des héros, et occupons-nous de nos affaires personnelles.

— Criquet, dit gravement Paul, tout homme doit aide à son semblable en péril.

— D'accord. Nous sommes en péril, donc les autres nous doivent leur aide. Admettons qu'ils l'aient fait et allons de l'avant.

— Après nous être assurés que dans les environs personne n'a besoin de secours, insista Henri. Explorons les alentours.

— Oui, gaspillons notre temps, marmotta Criquet en suivant ses compagnons.

— Une heure de perdue ! disait maussadement Criquet une heure après en revenant avec eux auprès du colis entr'ouvert.

— Partageons-nous ces habillements. Ce n'est qu'un paquet perdu ou jeté par un porteur aux gages d'un explorateur.

— Et depuis longtemps, observa Paul, car malgré l'enveloppe de toile cirée parfaitement fermée, les habillements ont des traces de moisissure. Enfin, ils valent mieux que les nôtres, profitons de l'aubaine.

La petite troupe reprit sa marche après s'être équipée. Elle laissa sans regret ses défroques près du buisson.

Cette journée et la suivante se passèrent sans incident.

Vers le milieu du troisième jour, ils aperçurent un village.

Ils s'arrêtèrent pour « étudier le terrain ».

Le village se composait d'une centaine de cases assez espacées les unes des autres. Leur aspect n'était pas trop misérable.

Nos voyageurs résolurent d'entrer dans ce « *chébé* » et de s'y faire recevoir en amis. Chacun fit ses propositions à ce sujet ; von Ruff parla le dernier en ces termes :

— Messieurs et chers compagnons, je ne suis ni stratège, ni diplomate, mon opinion n'a donc pas grand'valeur. Cependant permettez-moi quelques remarques qui, je crois, peuvent devenir des règles. Le nègre est peureux, superstitieux, ignorant. La force brutale et l'adresse sont les seules choses extérieures qui le frappent et le maîtrisent. La persuasion qui demande, comme base préalable, le raisonnement, est un sentiment qui n'existe pas chez les sauvages, chez les Européens incultes même ; c'est aux moyens physiques que j'ai indiqués qu'il nous faudra recourir. J'offre donc tout mon savoir. Veuillez me dire ce que j'ai à faire.

— Savant ! s'écria Criquet.

— Il me répugne d'employer des moyens qui me paraissent puérils, remarqua Henri ; mais je dois déclarer qu'il me serait difficile de préciser comment je pourrai me faire bien accueillir par ces noirs enfants.

— C'est d'aller droit à eux et d'agir selon l'occurrence, fit Paul.

— Nous pouvons marcher vers le village et nous tenir hors de la portée du fusil, dans l'endroit le plus découvert qui se présentera à nous ; là nous attendrons, car nous devons nous tenir en garde contre

toute trahison et ne jamais oublier que nous sommes suivis et guettés par un ennemi implacable.

— N'oublions pas non plus, ajouta Criquet, que nous pouvons renverser en une seconde ses plans les plus laborieusement combinés.

— Tu es pour les moyens électriques, toi, Criquet.

— Ces moyens sont aussi dans mes vues, chers amis, remarqua von Ruff.

— Si Calao est dans le village, ce que je ne crois pas, mademoiselle Catherine y est aussi : nous ne pouvons le savoir qu'en y entrant. Allons-y donc immédiatement comme je le proposais tout à l'heure.

— En avant, arche ! fit Criquet en imitant le clairon.

Nos amis se mirent en marche et furent bientôt en vue du village.

Ils s'arrêtèrent, mirent l'arme au pied et observèrent.

Après quelques moments d'attente, ils virent un grand mouvement dans le village. Tous les habitants regardaient les étrangers, mais aucun ne s'aventurait hors des habitations.

Criquet avait une idée ; il ramassait quantité de petits objets qu'il enfouissait dans ses poches en disant :

— Il faut toujours avoir des pierres dans ses poches.

— Susse, dit Henri, criez à pleine voix : Amis !

Susse se mit à crier de toutes ses forces.

Laurent, qui comprenait son compagnon, répéta le mot dans un autre idiome.

Après plusieurs appels de la part des voyageurs et beaucoup d'hésitation de la part des gens du village, une partie de ces derniers s'avancèrent vers les arrivants.

Dès que la distance qui les séparait le leur permit, Susse et Laurent échangèrent quelques paroles avec les plus proches.

Enfin les nègres entourèrent les blancs et leur témoignèrent sinon de l'amitié, du moins un sentiment qui n'était point de l'hostilité.

Le chef du village, resté prudemment en arrière, s'était de son côté rapproché de ceux qu'il commandait.

Ses premières paroles furent pour demander qu'on lui offrît quelque présent.

— Receveur des contributions, dit Criquet en français, si nous avons quelque chose à donner, nous n'aurions pas fait tant de singeries pour entrer chez toi.

Le chef ou roi nègre regardait le parleur sans le comprendre.

— Susse, reprit Henri, dites à cette homme : Ami. Nous dire beaucoup.

— Permettez, interrompit Criquet, je vais le payer en monnaie de singe. Surtout ne riez pas.

Notre bon à tout s'approcha vivement en simulant une profonde surprise, et montrant du doigt la poitrine du roi il dit :

— Qu'est-ce cela ?

Tous les spectateurs de cette pantomime ouvrirent de grands yeux. Le chef, bouche béante, était interdit.

Criquet fit comprendre par signes qu'il allait ôter ce qu'il montrait. — Et il ne montrait rien. — C'était précisément ce qui inquiétait le plus.

Pendant que le noir étonné regardait simultanément sa poitrine et son interlocuteur, ce dernier avait posé doucement sa main gauche sur le dos du nègre. Avec l'index de la main droite, il traçait sur la poitrine de son sujet interloqué une ligne partant du creux de l'estomac et aboutissant à la bouche ; arrivé à ce point, il retirait à l'aide du pouce et de l'index, un petit caillou qu'il montrait triomphalement à l'assistance.

La surprise pétrifiait littéralement le roi nègre. Les sujets n'étaient pas moins pétrifiés que leur monarque.

Notre prestidigitateur recommença cette opération à plusieurs reprises. Il retira un petit morceau de bois, un fruit desséché, des pierres, des plumes, des os, un fer de lance, enfin une longue liane ; le tout avec force grimaces et contorsions à faire crever d'envie et de rage le sorcier de la tribu qui regardait atterré...

Le roi noir se croyait sérieusement entre les mains du diable. Il n'aurait pas fait un mouvement pour tous les présents du monde.

— Là ! fit Criquet, le sujet est préparé à souhait. Profitez-en pour lui faire demander par Susse et par Laurent ce que vous désirez.

Henri fit répéter par Susse qu'ils venaient en amis, qu'ils ne demandaient que le droit de se reposer et de donner de précieux avertissements. La conversation fut longue et difficile ; mais chacun y ayant mis beaucoup de bonne volonté, on finit par s'entendre sur tous les points.

Nos amis firent leur entrée dans le village.

Le bruit de la prodigieuse opération faite par Criquet s'y était répandu avec la rapidité de l'éclair. Comme ce fétiche avait l'air bon, doux, souriant, les noirs s'enhardirent jusqu'à le regarder de près. Ils auraient volontiers touché son corps.

L'un d'eux eut une inspiration sublime, il courut à son ajoupa, prit dans ses bras son frère, qui gisait sur le sol de la cabane, le présenta à notre sorcier en lui expliquant par signes et paroles — inutiles — que son malade avait une pointe de flèche perdue sous les muscles de la cuisse, et qu'il fallait lui ôter ce mal.

Criquet, pris au piège, se tira promptement d'embarras.

Après avoir examiné la plaie profonde et douloureuse, il fit un signe de dénégation et montra Paul, en faisant comprendre que lui seul pouvait faire l'opération, à condition qu'on le lui demandât avec beaucoup de respect et à genoux.

Paul s'était approché en souriant. Il avait regardé le noir solliciteur avec bonté et s'était mis à l'œuvre. Son couteau devint bistouri. Le chirurgien eut bientôt extrait la cause du mal.

C'était plus qu'il n'en fallait pour rendre les voyageurs sacrés, inviolables. Un médecin est plus qu'un dieu pour un nègre.

Immédiatement une fête fut organisée en l'honneur de nos voyageurs, Quoique fort contrariés de ce qu'ils considéraient comme un contretemps, ils se gardèrent bien de ne pas y assister.

XXXVI

UNE SÉANCE DE MAGIE NOIRE. — LE MGANGA (SORCIER)

La fête que préparaient les nègres n'avait rien en soi de bien extraordinaire, ce ne pouvait être pour nos Européens qu'une simple curiosité; mais Henri avait jugé qu'elle ne serait pas sans avantage pour eux. Il se promettait de la diriger, tout en ayant l'air de n'en être que spectateur.

La première partie de ces réjouissances ne fut qu'un pêle-mêle de chants, de cris, de contorsions, sans suite ni accord. Les nègres couraient de par le village comme s'ils voulaient annoncer un grand événement. Finalement ils se réunirent tous sur la place des cérémonies et s'y formèrent en rangs compacts et à peu près réguliers.

Le roi vint se placer au centre de la place, sur un trône qui n'était qu'un grossier banc de bois. Autour de lui se rangèrent les digni-